

Ce matin, il fait froid. C'est normal pour la saison, mais toujours un tantinet désagréable. Cela rappelle qu'on entre dans l'hiver. Les premières gelées ont déjà noirci les annuelles. Bientôt les premiers flocons. Aujourd'hui peut-être.

Par la fenêtre, j'aperçois le gazon blanchi, la boîte à lettres recouverte de givre et le facteur qui arrive en trotinant à côté de son vélo, courrier en main. Je me recule précipitamment pour me cacher dans l'ombre : je ne suis pas en tenue. Je sors à peine du lit en vieux t-shirt informe, cheveux en pétard, yeux vitreux. Une magnifique gravure de mode d'Halloween.

Mais, aujourd'hui c'est exceptionnel. Je suis en congé.

Cela n'a pas été facile de l'obtenir. Non pas que ma présence fut indispensable au bureau, mais c'est la cause de mon absence qui reste incomprise. Pourtant, je leur ai bien expliqué mes raisons. Mais mes collègues refusent de comprendre. Ou plutôt, d'accepter mon choix. Ils trouvent ça morbide.

Moi, je ne leur demande pas grand-chose. Juste de me ficher la paix. Aujourd'hui. Une seule journée dans l'année. Ce n'est quand même pas trop demander, il me semble.

Et cela n'a rien de morbide.

Une naissance, c'est une rencontre. Une rencontre entre un nouveau-né et sa mère. Une première rencontre. Chaque année, on fête cette rencontre. Généralement, d'abord en comité restreint, puis au fil du temps ça devient un rituel social. L'entourage s'en empare : les copines d'écoles, de fac, les collègues... Mais, l'acte fondateur reste cette première rencontre, quand l'enfant se voit dans les yeux de sa mère, et sa mère dans le regard de son enfant. Quand le passé engendre le futur.

Mais, quand l'un des deux disparaît. Quand le lien se brise.

Que reste-t-il ?

Maman est morte.

C'était il y a onze mois et demi.

La dernière fois que je l'ai vue, c'était exactement il y a un an.

Le même jour que notre première rencontre fut celui de nos adieux. Mais nous ne le savions pas.

Depuis, j'ai décidé de ne plus fêter mon anniversaire.

Je ne fêterai plus notre première rencontre.

Morbide ?

Ce serait de poursuivre cette mascarade qui le serait. Mais, je suis une incomprise. On susurre que je suis égoïste. Que je ne pense pas à mon mari, mes enfants. Je ne vois pas ce que mes enfants viennent faire dans cette histoire. Je leur souhaite leur anniversaire, à eux. Normal, je suis leur mère. Quant à mon mari, il avait déjà l'habitude que j'oublie régulièrement sa date de naissance, alors cela ne le changera pas. Par contre, chaque année, je lui offre un cadeau le jour anniversaire de notre rencontre. Normal.

Un des premiers gestes que je fais en me levant est d'ouvrir ma boîte mail. Je n'aurais pas dû, mais je ne suis sans doute pas encore bien réveillée. Geste machinal. Évidemment, j'ai trois messages. Un spam et deux cartes virtuelles que je n'ouvre pas. Inutile. Je connais leur contenu. Je les ai supprimées.

Maman ne manquait jamais de m'envoyer une carte chaque année. Elles étaient souvent kitch : très colorées, faisant de la musique, voire même parfumées. Je n'aurais jamais pensé alors que j'eusse pu regretter de ne plus en recevoir. Je les ai toutes gardées secrètement cachées dans une vieille boîte à chaussure au grenier. Je n'ai pas envie que

quelqu'un tombe dessus par inadvertance. J'avoue, j'en ai un peu honte. Mais, il faut se rendre à l'évidence, j'aurai toujours eu dix ans pour maman.

Je me fais chauffer un bol de lait au micro-ondes. Une minute trente. Je continue à boire près d'un demi-litre de lait chocolaté chaque matin, comme quand j'étais enfant. Je l'ingurgite aussi vite que mon biberon. Cul sec. Ce qui épate mes filles qui sont incapables d'en faire autant.

Je suis seule à la maison. Mari au travail, enfants à l'école. Calme et sérénité.

Un coup de klaxon véhément me rappelle que je ne suis, hélas, pas seule au monde. Le facteur a bien failli se faire tailler un short par un 4x4. Je rigole en le voyant montrer le poing à l'automobiliste disparu au coin de la rue. Le ciel est blanc comme un linceul.

Je file m'habiller. Vieux jogging pour être à l'aise et chaussettes de laine.

Ma journée peut commencer.

Je passe un blouson pour aller jusqu'à la boîte chercher le journal. Il faut bien s'informer. Ce n'est pas parce qu'aujourd'hui je ne veux voir personne que je dois rester sans savoir ce que fait le monde. Les cailloux crissent sous la semelle de mes chaussures. Il fait vraiment très froid. Maman m'a toujours dit qu'il faisait très froid le jour de notre rencontre. L'année dernière, il faisait doux.

Le Monde recouvre une petite dizaine de prospectus, factures et autres. J'attrape le tout et cours à l'abri. Je referme la porte au nez du vent glacial qui voulait me transpercer.

J'étale le courrier sur la table de la cuisine. Facture de téléphone, banque, EDF, assurance, pub... et en dessous un feuillet jaune de la poste : avis de passage pour un recommandé, daté d'hier.

Et zut, il aura été oublié au fond de la boîte. Ce n'est pas la première fois.

Dehors, il neige. De gros flocons qui tiennent au sol.

L'idée d'être obligée de sortir pour faire un saut jusqu'à la poste me fait frissonner d'avance. Je vais attendre qu'il ne neige plus.

Je déteste les recommandés. On en reçoit rarement pour nous annoncer de bonnes nouvelles.

En attendant, je m'installe confortablement dans le canapé pour déguster mon journal. Tasse de thé à portée de la main.

Les nouvelles ne sont pas bonnes, comme d'habitude. Je me demande bien pourquoi je continue à lire ça. C'est déprimant.

J'en suis à ma quatrième tasse de thé devenu froid.

On sonne.

On ne peut jamais être tranquille cinq minutes. Et, si je n'ouvrais pas ?

On insiste. Et zut !

À regret, je m'extirpe des coussins moelleux. Le Monde effeuillé par terre.

Un coup d'œil par la fenêtre m'informe que la neige s'est installée pour la matinée au moins. Sur la route, déjà une bonne dizaine de centimètres paralyse la circulation. Seul le 4x4 assassin de facteur pourrait encore passer. Je vais être quitte pour aller à la poste à pieds.

Journée de merde.

J'ouvre la porte sur une bonne femme de neige. Emmitouflée dans une doudoune blanche, écharpe givrée, bonnet pointu, elle me tend un paquet cadeau et une feuille avec un stylo.

« Virginie Lauby ?

- Oui...
- Une livraison pour vous.
- Qu'est-ce que c'est ?
- Des chocolats de la maison Legros.
- Je n'ai rien commandé...
- Moi, on m'a dit de livrer ici. J'ai fait trente kilomètres pour venir, et par ce temps,

c'est pas une mince affaire, alors vous les prenez, oui ou non ? »

Je hoche la tête en signe d'assentiment, et signe son papier.

« Vous savez qui m'envoie ça ?

- Y a une carte, vous avez qu'à lire ronchon la confiseuse. Bonne journée »

Elle détaille dans un tourbillon blanc.

Je reste avec le carton de chocolat dans les bras. Il doit y en avoir un kilo.

La carte est signée des collègues qui ne me souhaitent pas mon anniversaire. Elles ont griffonné « Quelques douceurs pour toi toute seule. À demain ».

Je ne peux m'empêcher de sourire. Décidément, j'avais sous-estimé l'acte social que constitue un anniversaire. Pas facile de faire oublier ce jour-là. Une larme idiote perle à ma paupière. C'est malin. Cela faisait des semaines que j'avais réussi à ne plus pleurer et voilà qu'en quelques secondes tout est anéanti.

Un flot humide et torrentiel s'échappe, malgré moi, de mes canaux lacrymaux. Une seule solution à ce raz-de-marée émotionnel : m'empiffrer.

Je déshabille la boîte de chez Legros lentement, pour ne pas arracher le papier de soie verte. Maman gardait tous les papiers cadeaux. Elle déballait ses présents avec d'innombrables précautions, soulevant lentement les scotchs pour éviter les adhérences, roulant les feuilles colorées pour qu'elles ne soient pas froissées. J'ai retrouvé des dizaines de rouleaux dans son grenier. Je sais que je jetterai la feuille verte après l'avoir lissée du plat de la main sur la table, mais je ne peux pas me résigner à arracher le papier sauvagement.

J'écarte les côtés du paquet. Délicatement.

Ils sont là. Couleur ébène. Luisant. Terriblement attirants.

Un coup d'œil à ma petite bouée ventrale me rappelle qu'il ne serait pas raisonnable de goûter même une seule de ces gourmandises. Mais...

Les chocolats sont délicieux : noirs fourrés pralinés. Un délice.

Au quatorzième, je cale.

Une nausée a chassé mon chagrin. Je ne sais pas si, finalement, je ne préférerais pas les affres du désespoir.

Pliée en deux, je file aux toilettes.

Si maman avait été là, elle me l'aurait bien dit : « Tu vas être malade ». Merci, maman, c'est fait. Je lui faisais le coup chaque Noël, quand j'étais enfant. Tous les chocolats de la boîte y passaient. Dans un sens, puis quelques heures après, dans l'autre. Ce serait maintenant, on métrerait ça sur le dos de la « gastro ». À l'époque, on faisait encore culpabiliser les enfants : crise de foie. Le remède n'a pas changé, lui : trois jours de diète.

J'adopte une position horizontale, bouillotte sur le ventre pour faire passer les crampes d'estomac. Mes paupières sont lourdes et je ne tarde pas à piquer du nez.

La pendule sonne midi. Pas faim.

La bouche pâteuse, je me traîne jusqu'à l'évier pour me servir un verre d'eau.

Sur la table de la cuisine, les factures m'attendent patiemment. Elles peuvent attendre longtemps !

Le jaune criard du recommandé me rappelle que je vais devoir sortir. Il me reste deux heures pour aller le chercher au bureau de poste le plus proche. Et le temps ne s'est pas franchement amélioré.

Le téléphone sonne.

C'est mon mari qui, l'air de rien, s'inquiète, lui aussi, de mon comportement. Il me demande comment c'est passé ma matinée.

Très bien.

... Ce que je me suis fait à manger ?

Hou là, sujet trop important pour être franche. *Poisson en papillote*. J'assure mes arrières cotés intestins : *je ne suis pas certaine qu'il était très frais, d'ailleurs je suis un peu ballonnée.*

Penser à planquer les cinq cents grammes de chocolat restant.

Non, mon chéri, je t'assure que tout va très bien... Au fait on a reçu un recommandé hier, tu ne l'avais pas vu au fond de la boîte... Évidemment, j'irai le chercher...

Il passe en revue toutes les provenances possibles : fisc (pas bon ça, un redressement ?), boulot (t'as pas commandé des chèques vacances ?) ...

Non... Non...

Alors, il ne reste que le résultat d'un jeu primé... Quel optimisme !

C'est ça, à toute à l'heure. Moi aussi, je t'aime.

Ce qui est parfaitement vrai. Et le rappeler de temps à autre ne fait jamais de mal.

Je raccroche le combiné en le reposant sur son socle. Rêveuse.

Je n'ai donc plus qu'à me changer. Troquer ma tenue d'intérieur, hideuse et confortable, pour un attirail digne des froids polaires.

Trois épaisseurs plus tard, je suis prête à affronter la bourrasque hivernale. L'air est encore plus vif que ce matin. Je ferme la porte à double tour et m'engage dans l'allée du jardin. Je n'ai pas fait deux mètres dans la neige immaculée que je m'aperçois avoir oublié le fichu recommandé. Demi-tour.

Je laisse des traces humides sur le stratifié. Je n'aurai plus qu'à laver le sol en rentrant. Journée de merde.

Je suis seule dans la rue, dans un tourbillon blanc. La vie s'est arrêtée. Autour de moi, le flochotement des flocons s'écrasant sur leurs congénères agglutinés au sol couvre les bruits de la rue.

Je croise quelques ombres sur les trottoirs enneigés. Je marche aussi vite que le sol glissant me le permet. J'ai hâte de me débarrasser rapidement de cette corvée. Plus vite fait, plus vite rentrée ! La neige est collante. Un liseré de glace s'accroche à mes ourlets de pantalon. Mes chaussures recouvertes de flocons me donnent l'air d'un clown. Je me sens ridicule et transie.

Tout au fond de ma poche, je triture, du bout de mes gants, le papier jaune de la Poste roulé en boule.

Loin d'être aussi optimiste que mon mari, j'essaye de chasser les idées noires qui m'envahissent progressivement. Quand on ne l'attend pas, un recommandé n'est jamais porteur de bonnes nouvelles. Tout le monde sait ça. Et puis, je n'ai jamais eu de chance au jeu... Mais sait-on jamais ? Après tout ? Je ne me souviens pas avoir renvoyé un bulletin de réponse à une loterie... À moins que ce ne soit un courrier de la banque ?

Peut-être un reliquat de la succession de maman. Étant fille unique, mais préférée, je n'ai pas connu les déchirements des héritages. Tout s'est fait simplement. Deux visites au notaire. Quelques signatures sur des actes auxquels je ne comprends pas grand-chose, une au bas d'un gros chèque à l'intention de Maître Thomas. Et me voilà propriétaire d'une magnifique maison, cinq pièces, chauffage électrique, proximité des grandes surfaces, travaux à prévoir.

Au printemps, je suis allée vider une partie de « ma » maison. Une dame charmante avait stoppé son énorme berline devant la grille. Je m'étais approchée, voyant son insistant regard sur mon bien. Elle m'attendait, derrière son volant, le coude sur sa portière, vitre baissée, lunettes noires sur le nez :

« _ charmante maison que vous avez là ! Vous vendez ? »

Un bonjour t'écorcherait la bouche ? Non, elle n'est pas à vendre.

« _ Dommage, c'est vraiment, une jolie maison. Vous avez de la chance. Il y a des héritages heureux. »

La BMW a démarré sans dire au revoir.

Connasse.

Mais, je ne pense pas que ce soit le notaire. Il m'aurait prévenu.

Mon mari a peut-être raison : on a gagné le gros lot. Voyage à Hawaï ? Maison en bord de mer ? Voiture ? 10000 euros ?

Je me vois déjà sur la terrasse surplombant la piscine bleu lagon, au loin les palmiers s'agitent doucement sous le vent du large. Je sirote un Martini Dry, ou une pina colada. Je ne sais pas exactement ce que c'est, mais, dans les films, les filles somptueuses boivent toujours des Martinis Dry et des pina colada. On aurait laissé les enfants à mes beaux-parents. Mon mari et moi. Seuls. Comme au début. Loin du quotidien qui nous étouffe. Je serais bronzée, mince, belle. Lui radieux.

Mon reflet, en traître, dans une vitrine me rappelle que je ne suis ni mince ni très jolie.

Qu'importe, il me reste le sable chaud et les breuvages exotiques.

Une boule de neige lancée par des gamins chasse le goût du martini pour ne laisser que celui des glaçons.

Petits cons.

La poste est à trois cents mètres. Je vérifie que le feuillet du recommandé est toujours dans ma poche. Je ne sens rien. Panique. Je retire mon gant. Mes doigts se rétractent sous la morsure des flocons gelés. Je fouille ma poche. Droite. Gauche. Rien.

Et zut !

Je n'ai plus qu'à retourner sur mes pas pour retrouver ce fichu papier. Sans lui, adieu plage de sable fin et pina colada glacé.

Je presse le pas, avec ce qui tombe, dans quelques minutes je ne pourrai plus le retrouver. Je fais le chemin en sens inverse. Petite prière à Saint-Antoine, ça ne peut pas faire de mal même si je n'y crois pas une seconde. Vieille tradition familiale de prier ce Saint dès qu'on perd quelque chose. Rituel superstitieux, mais rassurant.

Trente mètres plus loin, le coin du feuillet jaune me fait signe de l'attraper. Je m'en empare avant que la fantaisie ne lui prenne de s'enfuir avec le vent.

Merci, Saint Antoine, t'es le meilleur !

Mon passeport pour le paradis est humide, mais encore lisible.

La poste est de l'autre côté de la rue. Elle me semble étrangement calme. Vide. Rien d'étonnant par ce temps. Tout à coup un doute m'étreint. Et si, justement à cause de la neige, elle avait fermé plus tôt ?

Je ne prends pas le temps de regarder de chaque côté de la route pour traverser. Une voiture rouge apprécie moyennement mon initiative et me le fait remarquer bruyamment. Je ne m'abaisse pas à l'insulter.

La poste est déserte, mais ouverte.

Derrière son comptoir la guichetière n'a pas l'air ravie de me voir. Elle a l'air aussi revêche qu'une caricature de vieille institutrice. Il ne lui manque que les lunettes rondes au bout du nez. Elle m'aboie un : « On allait fermer. À deux minutes près... »

On sent qu'elle regrette de ne pas déjà avoir fermé la porte à quadruple tour. Je prends mon air le plus désolé, lui faisant comprendre à quel point je suis compatissante. Sans effet aucun.

« Un recommandé ? » Elle hausse ses épaules tombantes. Je peux lire ses pensées sur son visage renfrogné : « Ça ne pouvait pas attendre un jour ou deux ? Quelle enquinieuse de venir un jour pareil ».

Elle quitte son tabouret pour passer dans une des salles secrètes de l'administration postière. Je reste seule quelques instants. Une de ses collègues en profite pour venir sournoisement fermer la porte d'entrée dans mon dos. Elles doivent avoir peur que je rameute mes copines, prévenant la ville entière que leurs bureaux sont encore ouverts.

Trop tard. La clef est tournée dans la serrure, un panneau « Fermeture exceptionnelle du bureau à 15 heures » barre la vitre.

Je suis prisonnière.

Les néons de l'entrée s'éteignent les uns après les autres. L'ombre s'empare de la salle déserte. Seule la lampe orientable derrière le comptoir de moi grésille encore. Bruit insolite dans le silence sépulcral. Ma préposée se serait-elle enfuie par une porte dérobée ? Je doute de la voir revenir. On m'a oubliée... Je vais passer la nuit ici...

Soudain, la postière revient, la mine sombre. Elle a en main une enveloppe format A5. Ma myopie légendaire m'empêche d'identifier un quelconque logo.

« Vous avez une pièce d'identité ? »

Une pièce d'identité ? Quelle pièce d'identité ? Je n'ai pas pris mon sac, évidemment je n'ai pas de carte d'identité. Quelle gourde ! Je vais en être quitte pour revenir demain...

À moins, que...

Je fouille dans la poche intérieure de mon blouson. Hier, j'ai prêté ma voiture à mon mari et j'ai gardé mon permis conduire qui était dans le même étui que la carte grise. Je me souviens l'avoir glissé dans la poche intérieure de mon manteau. Mais était-ce celui-ci ?

Oui ! Je l'ai !

J'extirpe de ma poche mon permis avec la photo de mes vingt ans. Méconnaissable. Elle y jette un coup d'œil rapide. Hoche la tête, me le rend. Je susurre un « merci » inaudible et replace la carte rose au chaud.

« Signez là ».

J'obtempère et je paraphe mon bon de sortie. Elle me tend ma missive tant convoitée.

« Suivez-moi pour sortir, c'est par la porte de côté ».

Je la suis, docile vers le fond de la salle. Elle m'ouvre une porte donnant sur un couloir étroit et me fait signe de passer devant. On dirait le couloir de la mort. Au loin, des barreaux protègent la porte vers la liberté.

Elle me pousse légèrement dans le dos, histoire que je presse le pas sans doute.

Les barreaux s'ouvrent sur une ruelle encombrée de voitures mal garées. La postière claque la porte derrière moi et se claquemure à double tour.

La neige s'est arrêtée de tomber. La rue a des airs de film de Tim Burton. Silencieuse et fantasmagorique.

Je regarde attentivement la lettre recommandée. Pas de signe distinctif. Aucune marque officielle. Déjà, ce ne sont pas les impôts. Ni le notaire, ni la banque, ni le boulot...mais pas d'avantage un avis officiel de remise de prix.

C'est une simple enveloppe blanche, libellée à mon nom et adresse. Je ne connais pas l'expéditeur. Un particulier qui habite à trois cents kilomètres. Un inconnu. Mais pourquoi un inconnu m'enverrait-il un recommandé ?

Je m'apprête à l'ouvrir quand un paquet de neige se détache du toit et me tombe dessus. Je renonce à satisfaire ma curiosité. J'attendrai d'être au chaud à la maison.

Je fends l'épaisse couche blanche et glacée et laisse un sillon sombre derrière moi. Labour unique dans la rue immaculée.

Curieusement, je me sens bien. Sereine. Ici. Seule, au milieu du silence.

Pas pour longtemps.

Une respiration saccadée surgit à côté de moi. Un molosse baveux se précipite et me plante ses deux pattes avant sur le torse me propulsant sur les fesses un mètre plus loin.

« Ici, Rocker ! Ici »

Le Rocker en question semble en mal d'affection. Il me purlèche les joues de sa langue râpeuse. Je tente de le repousser en vain. Sa gueule terrifiante me déverse des litres de bave sur la figure. Je déteste les chiens.

Soudain, l'animal s'envole. Son maître le tient fermement par son collier une cinquantaine de centimètres au-dessus de moi, tout sourire.

« Vous inquiétez pas, il est pas méchant. Hein Rocker ? »

Encore heureux ! Je me relève péniblement, sans main secourable. Mon manteau est trempé. Je chasse du revers de la main la neige qui y est restée collée. J'essuie mes joues humides avec le revers de ma manche. Personne ne me tend de mouchoir.

Quelle journée de merde !

« Il est taquin. C'est qu'il est jeune... Bon ben bonne soirée Madame ».

Je pars sans lui répondre, maudissant en moi-même tous les clébardes de la Terre.

C'est une vingtaine de mètres plus loin que je m'aperçois avoir perdu l'enveloppe. Je fouille par acquit de conscience dans mes poches. Vides, évidemment.

Je l'avais entre les mains quand je me suis fait assaillir par cet énorme chien. J'ai dû la faire tomber à ce moment-là. Je n'ai plus qu'à retourner, une fois de plus, sur mes pas.

Je commence à en avoir ras le bol de ce recommandé. J'aurai mieux fait de m'en tenir à ma première idée : rester enfermée, chez moi, toute seule, et pleurer toute la journée !

Quitte à passer des moments difficiles, autant que ce soit au chaud et confortablement installée. On devrait toujours respecter les engagements qu'on se fait. C'est bien fait pour moi !

Effectivement, la lettre est là, par terre, dans une flaque de neige à demi fondue. Il va falloir la faire sécher avant de l'ouvrir si je ne veux pas tout déchirer.

Ma curiosité devra attendre pour être satisfaite. Une fois de plus.

Maman me reprochait assez ce défaut. Elle devait faire preuve d'imagination pour me cacher mes cadeaux d'anniversaire ou de Noël. C'était pour moi un jeu que de les trouver en secret et de feindre la surprise en les déballant quelques jours plus tard.

L'année dernière, je n'ai pas eu besoin de les chercher. Ils m'attendaient, posés sur la table du salon, juste à côté du corps froid de Maman. C'était quinze jours avant Noël. Je les ai rangés dans l'armoire de sa chambre sans les regarder. Ils doivent toujours y être. Je reprends le chemin de la maison, l'enveloppe dégoulinante au bout des doigts. La nuit tombe, allumant les réverbères sur mon passage comme autant de cierges.

Enfin, j'arrive à mon havre de paix.

La chaleur de mon intérieur m'enveloppe d'une réconfortante douceur. Je dépose délicatement la lettre sur le radiateur en fonte de l'entrée. D'ici une demi-heure, je devrais pouvoir enfin découvrir ce qui se cache derrière cette mystérieuse correspondance. Je doute que ce soit la fortune, espérons juste que ce ne soit pas trop grave.

Je file me changer dans la salle de bain et réintègre avec ravissement mon vieux jogging miteux pompeusement appelé « tenue d'intérieur ».

Le téléphone sonne.

On ne peut décidément ne jamais être tranquille. Je décroche puisqu'il insiste.

« Imprimerie du centre, bonjour. Je me permets de prendre contact avec vous suite à votre mail de réclamation... »

Mail de réclamation ? Quel mail ? Réclamation pour quoi ? Imprimerie ?

« Vous nous avez fait parvenir un mail au sujet de la commande 85582361Z... »

Si vous le dites.

Je réfléchis à toute vitesse. Imprimerie du centre... je n'ai rien commandé depuis... depuis... la mort de Maman. Les cartes de remerciement. Il y a presque un an.

« Un an ? C'est impossible, nous avons eu votre mail hier ! Mais oui, effectivement, il s'agit bien de cette commande. Je suis désolée. Je ne comprends pas ce qui a pu se passer. Un bug informatique sans doute... »

Si tu crois que c'est moi qui vais te donner une explication... En tout cas, chapeau pour la réactivité ! Un an pour réceptionner un mail, il faut le faire !

« Je suis absolument navrée de ce contretemps. Notre entreprise dans le cadre de sa charte qualité prévoit le remboursement de votre commande en dédommagement. Je vais donc procéder à un virement en votre faveur... bla bla bla... »

Pas une si mauvaise journée que ça finalement. Voilà un petit cadeau qui est le bienvenu. Je ne peux m'empêcher de penser que Maman, qui est là-haut, y est peut-être pour quelque chose. En tout cas, la coïncidence est belle.

Pour fêter cette bonne nouvelle, je me prépare un chocolat chaud. Comme quand j'étais enfant. Je délaye un peu de cacao amer dans du lait, verse une cuiller de sucre, passe le tout au micro-ondes. Maman avait instauré un rituel autour du chocolat de quatre heures. Chez elle, le micro-ondes était banni. Elle chauffait le lait dans une casserole et le versait doucement sur le cacao visqueux sans cesser de tourner la cuiller dans le bol. Son chocolat était onctueux et mousseux. Je n'ai jamais réussi à le faire aussi bon que le sien. Un coup d'œil sur la pendule me rappelle que mes filles ne vont pas tarder à rentrer. Je sors deux mugs supplémentaires et prépare d'autres breuvages. Elles n'auront qu'à appuyer sur le bouton du four. Je suis une mère formidable.

Je décide de profiter de mes dernières minutes de tranquillité pour découvrir ce qui se cache dans le courrier de mon inconnu.

L'enveloppe en séchant a pris un aspect cartonneux. Je glisse un index curieux dans l'entrebâillement du rabat du mystérieux pli. Le papier se déchire, fracassant le silence. La porte s'ouvre sur une bourrasque adolescente.

« Salut M'an ! »

Un sac en jean s'écrase sur le sol, vite recouvert d'un blouson noir, puis d'un second, rouge celui-là. Mes filles sont rentrées. Je les informe qu'il y a du chocolat dans le micro-ondes. Elles se précipitent dans la cuisine. J'entends le ronronnement du moteur du four, l'éclat de rire de ma cadette devant les pitreries de sa sœur.

Je n'ai pas eu la chance d'avoir une sœur, alors j'ai deux filles. Au moins quand je disparaîtrai, elles pourront se consoler en parlant de leur enfance ensemble. Depuis la mort de Maman, je n'ai plus personne pour contredire mes souvenirs, plus personne pour me les rappeler.

Je reprends mon exploration épistolaire quand mon aînée vient s'asseoir à côté de moi.

« Tu sais M'an... Je voulais te dire... Aujourd'hui... Ben, on sait bien que tu ne veux pas qu'on te le souhaite alors... mais nous on se disait que... ben, c'était pas très cool, quoi... »

Embrouillé le discours de ma progéniture. Je comprends néanmoins l'essentiel. Je l'attire dans mes bras. Ma seconde fille vient s'agglutiner à son tour à notre câlin.

Nous restons ainsi, boule d'amour sur canapé, pendant de longues minutes. Mais l'ado est inconstant. Déjà, elles filent vers leurs chambres, Facebook et leurs nombreux amis. Elles ne réapparaîtront qu'au repas. Seul moment de la journée où la famille est réunie. Je pose la main sur le coussin pour reprendre le cours de mes investigations postières. Mais l'enveloppe a disparu. Nos effusions filiales ont dû la faire tomber.

Je me mets à quatre pattes pour la chercher, en vain.

Je l'aperçois en dessous du canapé, planquée. Décidément, j'aurai bien du mal à savoir ce qu'il se cache derrière ce mystérieux expéditeur. Je commence à maudire mon mari d'avoir oublié cet avis de passage dans la boîte hier. L'affaire aurait déjà été réglée, et je ne serais pas en train de me tortiller comme un ver, allongée de tout mon long par terre, le bras tendu sous le divan, le nez dans la poussière... Enfin, je l'attrape.

Sans attendre un nouveau contretemps, je regarde à l'intérieur de l'enveloppe. Il n'y a qu'une feuille de correspondance griffonnée entourant une autre enveloppe, libellée à mon intention cette fois. L'écriture penchée vers la gauche, à l'ancienne, la courbe des lettres de mon nom, la rondeur des chiffres du code postal...

L'enveloppe est épaisse, rose et parfumée. Je la tourne et retourne entre mes doigts sans parvenir à réaliser. Pas de nom ni adresse d'expéditeur. Soudain, l'écriture qui me semblait si familière tout à l'heure prend visage. C'est impossible. Je vais me sentir mal. Déjà, l'air me manque...

Cette écriture si particulière, c'est celle de maman !

Je vais chercher un couteau dans la cuisine. Il est hors de question que je la déchire. Trop précieuse.

Je tremble comme une feuille d'automne juste avant de sauter dans le vide de l'hiver.

Le crissement du papier sous la lame déchire le silence de la maison. Je respire à fond. Essaie de me calmer. Je sais ce que c'est. Je n'ai pas besoin d'aller plus loin. Je lève les

yeux au ciel. C'est idiot. Je le sais. Ce n'est qu'une coïncidence. Ce ne peut être que cela.

Je prends une profonde inspiration avant de me saisir du contenu de l'enveloppe.

C'est une carte en deux volets. Dessus, un bouquet de roses écarlates enturbannées d'un « Joyeux anniversaire ».

Jamais je n'aurai pensé en recevoir une cette année. Et pour cause.

J'ouvre la carte. Comme je m'y attendais, une mélodie nasillarde débute la chanson ad hoc. Les roses rouges ont fait place à un chaton tigré gris et roux qui tient dans sa gueule une rose. Ses grands yeux implorants me tirent une nouvelle salve de larmes salées.

D'un claquement sec, je fais taire la musique aigrette en refermant les deux volets de la carte.

Derrière, en grandes lettres arrondies, s'étale :

« Je te souhaite un très heureux anniversaire ma puce. Ta maman qui t'aime et qui sera toujours à côté de toi. »

Évidemment.

Mes yeux se sont transformés une fois de plus en chutes du Niagara. Comment est-ce possible ? Maman est morte il y a presque un an... Je reprends l'enveloppe rose. Le cachet de la poste est bien de l'année dernière. Cela me rassure un peu. Je ne suis pas totalement folle, et cette carte n'est pas le fruit de mon imagination.

Dans l'enveloppe vierge, la lettre d'accompagnement m'attend.

Datée de la semaine dernière.

Madame,

J'ai reçu l'année dernière ce courrier qui ne m'était pas adressé. J'avais demandé à mon fils de vous le remettre dans la boîte, ce qu'il n'a visiblement pas fait puisque je viens de trouver cette enveloppe, aujourd'hui, glissée entre deux planches de sa commode. C'est en la démontant pour déménager que votre courrier est tombé à mes pieds.

Espérant que cette lettre ne fût pas trop importante pour vous, je vous la rends ce jour par recommandé ainsi je serais sûre qu'elle vous a bien été transmise cette fois.

Cordialement, votre ancienne voisine.

Effectivement, ce n'était pas important. L'année dernière.

Aujourd'hui, c'est le plus beau des cadeaux.

Normal, après tout, c'est mon anniversaire !